

—C'est ce qu'il ne faut pas attendre.

—Et alors ?

—Voilà. Tout en ayant l'air de flâner dans la gare, toi à droite, moi à gauche, nous nous dirigeons vers la voie ferrée en faisant un grand détour de manière à n'être pas aperçus des gendarmes ; nous arriverons près d'eux en même temps, et une fois là, nous prenons notre élan, avec leurs lourdes bottes ils ne peuvent nous suivre, en cinq minutes nous sommes loin, et alors je ne les crains plus, ni eux, ni la rousse ; je les défie bien de me rattraper.

—Oui, l'idée est bonne ; d'ailleurs, il faut jouer le tout pour le tout.

Mais comme ils allaient se séparer pour mettre ce plan à exécution, Mayer s'arrêta brusquement.

—Sauvés ! murmura-t-il.

—Comment ? fit Pascal.

—Le grand est passé.

Pascal respira bruyamment.

—J'aime mieux ça, dit-il.

Ils se confondirent avec les huit ou dix voyageurs qui restaient encore.

C'étaient de riches commerçants connus de toute la ville de Rouen et des gendarmes eux-mêmes, qui jetèrent à peine un regard sur leurs papiers, de sorte que le tour de Pascal et de Mayer arriva vite.

Convaincus par l'exemple de Legrand que l'audace seule pouvait les sauver, ils se dirigèrent d'eux-mêmes vers les gendarmes, leur passa-port à la main, l'air calme et indifférent.

C'étaient les derniers, leurs papiers étaient en règle, on les laissa passer après un très léger examen.

Ils s'éloignèrent isolément, comme des gens étrangers l'un à l'autre.

Dans le délire de sa joie, Mayer eut un bon mouvement.

Il y avait là, à la sortie de la gare, une vieille mendiante accroupie sur la pierre, la tête enveloppée d'un châle en lambeaux, et tendant humblement aux passants sa main ridée.

Il jeta deux sous dans sa sébile et s'éloigna en chantonnant.

Alors la vieille mendiante se pencha en avant et le suivit du regard.

Elle vit traverser la cour, arriver à la grille qui donne sur la rue Verte et là aborder deux hommes avec lesquels ils échangèrent rapidement quelques paroles.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, la mendiante se levait, courait à l'un des deux agents de police que nous avons signalés au lecteur, et lui jetait ces mots à l'oreille :

—Vous êtes là pour les assassins de la rue St Laurent, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien, ils viennent de vous passer tous les trois devant le nez.

—Quoi ! vous êtes sûre ?

—Voulez-vous les voir ?

—Si je le veux ! s'écria l'agent.

—Suivez-moi, nous avons à causer d'abord, et si nous nous entendons, je vous les mets dans la main.

L'agent partit avec la vieille mendiante, qui hâtait le pas, car elle venait de voir s'éloigner les trois bandits.

## VI

### LE QUARTIER MARTINVILLE.

La ville de Rouen a son quartier populaire dans lequel le Parisien retrouverait à la fois les trois physionomies, identiques au premier coup d'œil, et pourtant si diverses, du faubourg Saint-Antoine, de la rue Mouffetard et de l'ancienne Cité.

C'est le quartier Martinville.

Là, enclavés dans les grandes et larges voies nouvellement tracées, et dont l'aspect rappelle la rue de Rivoli, les boulevards Haussmann et Magenta, se trouvent de vieilles rues dont les maisons, couvertes de sculptures fendillées par le

temps, vous reportent brusquement aux époques de Charles VI, d'Isabeau, de Dunois et de Jeanne d'Arc.

Par un étrange caprice des architectes du moyen âge et de la Renaissance, toutes ces maisons surplombent le pavé, chaque étage avançant d'un pied sur l'étage inférieur, si bien que si au lieu de deux ou trois étages elles en avaient cinq ou six, comme celles de Paris, elles finiraient par se toucher aux toitures et intercepter entièrement la vue du ciel.

Grâce à cette bizarre disposition, les rues du quartier Martinville, toutes étroites et traversées au milieu par un ruisseau, sont constamment sombres, humides et boueuses.

A certaines heures du jour, mais le soir surtout, elles sont subitement envahies par la population ouvrière occupée dans les filatures, les usines, les fabriques de toutes sortes qui abondent dans le quartier.

Le jour, les gargotes se remplissent.

Le soir, ce sont les cabarets.

Or, ce soir-là, dans la rue de la Grosse-Bouteille, cette espèce de rue aux Fèves du quartier Martinville, trois hommes à la mine sinistre s'étaient mêlés aux ouvriers qui sortaient des fabriques, se ruant au dehors avec un bourdonnement étrange, si bien qu'on eût dit cent ruches immenses essaimant à la fois.

Les uns gagnaient leurs demeures pour prendre le modeste repas du soir avec la femme et les enfants.

Les autres se précipitaient dans les cabarets pour s'y enivrer d'eau-de-vie.

Les trois étrangers, dans lesquels le lecteur a reconnu les assassins de Jules Péchard, pénétraient avec ces derniers dans un cabaret, ou, comme on dit à Rouen, dans un *dépotayer*, dont les fenêtres basses brillaient d'une lueur opaque et rougeâtre à l'encoignure d'une ruelle sombre.

Au même instant, l'agent de police et la mendiante qui perdus eux-mêmes dans la foule, suivaient les trois bandits depuis la gare de la rue Verte, entraient dans un petit cabaret établi à l'autre encoignure de la ruelle et à peine visible, tant il était bas, étroit et mal éclairé.

Bien loin de supposer qu'ils fussent *filés* depuis le moment où ils avaient mis le pied dans la ville, Legrand et ses deux compagnons échangèrent un regard de triomphe en passant le seuil du cabaret qu'ils venaient de choisir, à cause de la masse des consommateurs qui l'envahissaient.

—Maintenant, dit Legrand à ses complices, enfonçons la rousse et les gendarmes.

Le cabaret contenait déjà plus de vingt individus en train de boire et de fumer.

Les nouveaux venus étaient plus de quarante.

En un clin d'œil il se trouva plein, et toutes les tables étaient occupées.

Mais Legrand, comme il le disait lui-même, avait l'œil américain.

Après avoir parcouru la salle du regard, il avait découvert, à travers les épaisses vapeurs qui la remplissaient, une table scellée dans un angle disposé de telle sorte que les consommateurs placés là se trouvaient entièrement isolés des autres.

La table était libre ; il y courut, suivi de ses deux compagnons.

Ils y étaient à peine installés quand un garçon vint à eux.

—Un ver de fil-en-quatre à ces messieurs ? demanda-t-il.

Legrand le toisa d'un air guoguenard.

—Dis donc, toi, espèce de marsouin d'eau douce, pour qui nous prends-tu ? Du fil-en-quatre à trois gosiers desséchés par le soleil des tropiques ! Pourquoi pas de l'anisette, tout de suite ! Allons, une chopine d'eau-de-vie, et ce que t'as de plus rude.

—Suffit ! on peut se tromper, répondit le garçon.

Il murmura en s'éloignant :

—Trois loups de mer ! le fait est qu'ils n'ont pas des figures d'agneaux. Non, non, ceux-là n'ont pas le bec assez fin pour notre fil-en-quatre.

La filature, qui joue un très grand rôle dans le commerce et